

Portrait d'Alexandre Dumas, estampe publiée dans le supplément du Voleur n°40 © Musée Alexandre Dumas, Ville de Villers-Cotterêts

“

— Alors, étudiez. Ne faites ni comédie, ni tragédie, ni drame ; prenez les passions, les événements, les caractères ; fondez tout cela au moule de votre imagination, et faites des statues d'airain de Corinthe.

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'airain de Corinthe ?

— Avez-vous entendu dire que Mummius eût

un jour brûlé Corinthe ?

— Oui ; je crois avoir traduit cela un jour quelque part, dans le *De Viris*.

— Vous avez dû voir, alors, qu'à l'ardeur de l'incendie, l'or, l'argent et l'airain avaient fondu, et coulaient à ruisseaux par les rues. Or, le mélange de ces trois métaux, les plus précieux de tous, fit un seul métal. Ce métal,

on l'appela l'airain de Corinthe. Eh bien, celui qui fera, dans son génie, pour la comédie, la tragédie et le drame, ce que, sans le savoir, dans son ignorance, dans sa brutalité, dans sa barbarie, Mummius a fait pour l'or, l'argent et le bronze ; celui qui fondra à la flamme de l'inspiration, et qui fondra dans un seul moule Eschyle, Shakespeare et Molière, celui-là, mon cher ami, aura trouvé un airain aussi précieux que l'airain de Corinthe.

Lisez tout ce qu'ont écrit ces trois hommes ; quand vous les aurez lus, relisez-les ; quand vous les aurez relus, apprenez-les par cœur. [...] — Et alors ?

— Oh ! alors... vous passerez d'eux à ceux qui procèdent d'eux ; d'Eschyle à Sophocle, de Sophocle à Euripide, d'Euripide à Sénèque de Sénèque à Racine, de Racine à Voltaire, et de Voltaire à Chénier. Voilà pour la tragédie.

— Et de Shakespeare à qui passerai-je ?

— De Shakespeare à Schiller.

— Et de Schiller ?

— À personne.

— Quant à Molière, maintenant ?

— Quant à Molière, si vous voulez étudier quelque chose qui en vaille la peine, au lieu de descendre, vous remonterez. De Molière à Térence, de Térence à Plaute, de Plaute à Aristophane.

— Mais Corneille, vous l'oubliez, ce me semble ?

— Je ne l'oublie pas, je le mets à part.

— Voudriez-vous me laisser écrire tout ce que vous me dites là ?

— Pour quoi faire ?

— Pour en faire la règle de mes études.

— Le fait est que vous avez beaucoup à apprendre ; mais vous êtes jeune, vous

apprendrez.

— Et en roman, dites-moi, qu'y a-t-il à faire ?

— De l'airain de Corinthe, toujours ; Goethe vous donnera la poésie ; Walter Scott l'étude des caractères ; Cooper la mystérieuse grandeur des prairies, des forêts et des océans ; mais, la passion, vous la chercherez inutilement chez eux.

— Ainsi, l'homme qui sera poète comme Goethe, qui sera observateur comme Walter Scott, descriptif comme Cooper, et passionné avec cela ?...

— Eh bien, cet homme-là sera à peu près complet.

— Quels sont les trois premiers ouvrages que je dois lire de ces trois maîtres ?

— *Wilhelm Meister*, de Goethe ; *Ivanhoé*, de Walter Scott ; *L'Espion*, de Cooper.

— J'ai déjà lu, cette nuit, *Jean Sbogar*.

— C'est le roman de genre. Mais ce n'est pas cela qu'attend la France.

— Et qu'attend-elle ?

— Elle attend le roman historique.

— Mais l'histoire de France est si ennuyeuse ! — Comment savez-vous cela ?

Je rougis.

— On me l'a dit.

— Pauvre garçon ! on vous l'a dit !... Lisez d'abord, et ensuite vous aurez une opinion.

— Que faut-il lire ?

— Ah ! dame ! c'est tout un monde : Joinville, Froissart, Monstrelet, Chatelain, Juvénal des Ursins, Montluc, Saulx-Tavannes, l'Estoile, le cardinal de Retz, Saint-Simon, Villars, madame de La Fayette, Richelieu... Que sais-je, moi ? — Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai perdu de temps !... »

Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, chapitre LXXIX

## Une rencontre décisive

Dumas revient à travers ce dialogue sur son initiation à la littérature par son collègue Lassagne, alors qu'il n'est encore que gratte-papier dans les bureaux du duc d'Orléans. Encore novice à bien des égards, et plus particulièrement en matière de littérature, Dumas se voit ouvrir par son charitable collègue de bureau des horizons véritablement fabuleux : engagé comme copiste pour sa belle écriture, il forme alors le projet d'avoir véritablement une plume.



Portrait de Lord Byron par Thomas Phillips, 1813 © Newstead Abbey

Ce dialogue avec Lassagne, dans la restitution duquel le romancier fait preuve d'une autodérision très calculée, a trois fonctions : il souligne d'abord l'inconsistance littéraire des contemporains ; il formule ensuite un plaidoyer en faveur des emprunts littéraires, dissociés du plagiat, requalifiés en « étude » ou en « inspiration » et opposés aux « copies » et aux « imitations » ; enfin, il sacre le roman historique, dont Dumas se pose en précurseur sur la scène littéraire française. En fournissant complaisamment une liste de prestigieux contributeurs involontaires à son œuvre, le romancier s'exonère de l'accusation de plagiat trop souvent lancée contre lui depuis ses premiers succès, en même temps qu'il passe sous silence ses nombreux autres emprunts.

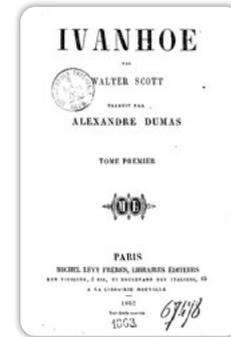
Parmi les noms évoqués, on peut rappeler l'influence de James Fenimore Cooper dans *Les Mohicans de Paris*, ou ce que les surhommes dumasiens doivent à Lord Byron, à la fois comme personnage et comme auteur : Horace (*Pauline*), Morgan (*Les Compagnons de Jésus*) et bien sûr Monte-Cristo incarnent différentes facettes de la personnalité de Byron tel que dépeint par la légende romantique : dandy, ombrageux et parfois cruel, mais d'une volonté et d'un courage sans faille.

## Le sacre du roman historique

Rivalisant avec Balzac, auquel il se compare explicitement dans *Les Compagnons de Jésus*, le romancier affiche par ailleurs l'ambition toute romantique de la totalité, en même temps que son projet pédagogique : le Dumas ignorant mais prêt à tout lire de 1821 fournit, au moment où, écrivain renommé, il rédige ses *Mémoires*, le meilleur exemple de l'efficacité synthétique et vulgarisatrice de sa propre œuvre. Autodidacte revendiqué, il démontre que les grands auteurs sont des passeurs de savoir, révélant en creux sa prétention d'en être un lui-même. C'est au nom de ce seul projet (fausse modestie ?) que Dumas se fait figurer aux côtés de Lamartine et Hugo : « *Lamartine est un rêveur, Hugo est un penseur ; moi, je suis un vulgarisateur* » (*Causeries*). Dumas construit ainsi un mythe fondateur du roman historique, forgé — pour reprendre la métaphore qui le pose en moderne Vulcain — aux sources les plus prestigieuses de la littérature et de l'histoire.

En savoir plus

- Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Bouquins Robert Laffont, 2003
- Alexandre Dumas, *Pauline*, Gallimard, Folio Classique, 2002
- Alexandre Dumas, *Les compagnons de Jésus*, Phébus, 2006



Walter Scott, *Ivanhoé*, traduit par Alexandre Dumas, 1862, © Gallica, BNF

L'image de la forge, que l'on retrouve à plusieurs reprises, symbolise à elle seule le projet romanesque dumasiens : Dumas affirme ainsi à nouveau, dans *La San Felice*, vouloir « *souder Tacite à Walter Scott* » (LXXX) ; dans *Les Louves de Machecoul*, il met en scène deux jumelles dont l'une a lu de l'histoire et l'autre des romans, et qui « *avaient fondu le tout ensemble* » (IV) ; il revient encore sur l'empressement des écrivains à imiter Walter Scott, « *la foule se précipit[ant] sur ce minerai* » (*Introduction à nos feuilletons historiques*), pour mieux se démarquer : « *J'ignorais que Dieu avait fait d'Augustin Thierry un mineur et de moi un orfèvre* » (*Mes Mémoires*, CCXXXII).

Isabelle Safa

docteure en littérature, agrégée en lettres,  
secrétaire générale de la Société des Amis  
d'Alexandre Dumas